

Les mères

Introduction

Maryvonne Barraband, Xavier Gassmann, Françoise Petitot

Fille d'Ève, mère de tous les vivants comme il est écrit dans la Bible, la mère, étymologiquement, est le lieu de l'origine.

Si, jusqu'au milieu du siècle dernier, l'être mère devait entrer dans un projet familial et social, au service des forces productrices d'un peuple, il n'en est plus de même aujourd'hui. Dans les sociétés occidentales l'émancipation des femmes, leur accès aux études, au travail salarié, à l'engagement dans la vie sociale avec ses exigences mais aussi l'indépendance qu'ils entraînent ont donné une autre figure à l'accomplissement de la féminité. Le mariage et la maternité n'en sont plus les seules issues. La contraception a libéré les femmes, du moins dans le discours, de la fatalité de l'engendrement, et les PMA de celle de la stérilité. La maternité est devenue un projet individuel détaché de tout projet familial, voire des modalités de la vie sexuelle comme en témoignent les revendications actuelles concernant l'homoparentalité. Ainsi la maternité serait une question de « désir » conscient, émané de la « nature ».

Qu'est-ce alors qu'être mère aujourd'hui ?

A suivre nos auteurs, la maternité relève toujours d'une inscription symbolique. « Un homme et une femme ne suffisent pas à faire un enfant » affirme Maurice Godelier. Il faut une intervention de l'Autre, que ce soit un Dieu, un ancêtre ou l'institution disent avec lui, Jean-Pierre Winter, Jean-Jacques Daban ou Claire Neirinck.

« La maternité est juridique », insiste cette dernière. Si la mère est celle qui accouche, l'inscription juridique, c'est-à-dire une affirmation de la volonté, est nécessaire. Volonté qui permet à une femme stérile de devenir mère par la voie de l'adoption mais aussi, du moins dans notre droit, à une femme de faire de son accouchement un événement « non advenu ».

De tout temps de nombreux « arrangements » avec la maternité ont été possibles et notre histoire en est pleine comme le montrent Jean-Pierre Winter et Jean-Jacques Daban dans leur lecture de la Bible. Si le premier souligne les problèmes engendrés par les différences de statut entre les enfants nés de ces différents modes de procréation, le second souligne que, « dans un système classé habituellement comme patriarcal », c'est par la mère que se fait l'accès au père.

Cependant l'encadrement social ainsi dessiné, ne suffit pas au devenir mère. Marie Darrieussecq souligne les enjeux singuliers auxquels une femme est convoquée dans cette mutation qui la conduit bien souvent à revisiter la relation complexe à sa mère. Que rencontre une femme lorsqu'elle met un enfant au monde ? Une femme n'accède pas toujours à une position maternelle avec la naissance de l'enfant, il y faut une opération psychique.

Cette « opération » nécessaire à la transformation d'un événement physique en fait psychique rencontre des avatars dont témoigne la clinique. La grossesse peut se présenter comme un lapsus développe Anne-Edith Houel à partir d'une situation de répétition d'accouchement sous X, lapsus (ou acte manqué) qui devrait alors être interprété, comme tentent de le faire les intervenants de l'association Ilythie. La grossesse figure parfois les ratages d'une problématique oedipienne comme Maria Vittoria Bittencourt le met en évidence dans le couple formé par une mère et son fils devenu adolescent. Il se pourrait même, à l'analyse, comme l'écrit Véronique Sidoit, que la maternité dévoile sous une forme pathologique, une assignation à ne faire un enfant qu'à la lignée des femmes, celle

de la mère et de la grand-mère. L'adoption elle-même n'évite pas les mises en acte comme le montre Évelyne Grange Sénégal. Il arrive que cet enfant adopté puisse se voir convoqué pour réaménager, voire falsifier le contexte transgénérationnel.

Falsification également pointée par Jean-Pierre Winter à propos des couples parentaux homosexuels, lorsque le « tout-dire » à l'enfant vient masquer le trouble, l'équivoque ou le secret des générations précédentes. Il conviendrait en effet de distinguer le désir énigmatique de la demande qui aurait à être interprétée. Faute de quoi cela aboutirait à « une légitimation de la disparition de l'énigme de la vie et de la procréation », écrit Jean-Pierre Winter.

Quels que soient les fantasmes qui participent à la procréation ou à l'adoption, la fonction maternelle n'est pas que d'élevage, elle permet à l'enfant l'accès à la culture, autrement dit la mère participe de la fonction d'humanisation qui ne saurait être dévolue uniquement au père comme certaines vulgarisations pourraient le laisser croire. Elles tiennent ainsi, ce que les Grecs avaient déjà repéré, une place prédominante dans la cité, du fait de leur lien à l'enfantement. C'est le cas des Mères de la place de mai en Argentine, dont nous parle Haydée Popper qui, avec obstination et courage, ont fait face semaine après semaine à une dictature qui violait les lois organisant la société et falsifiaient, là encore, l'ordre symbolique de la filiation.

Si les mères sont capables de détermination devant la disparition du corps de leurs enfants et l'effacement de l'identité des petits-enfants, le manque et la perte d'enfant peuvent faire naître un intolérable préjudice. Comment appelle-t-on une mère qui a perdu avant ou à la naissance son enfant ? Si la mortalité infantile a fortement diminué, la mère, en tant qu'elle a toujours été associée à celle qui donne la vie, surgit aussi sous son autre face comme celle qui donne la mort, qui réduit l'être en lui donnant la vie à son état de mortel ?

Que faire des traces laissées par un deuil qui ne peut ni se nommer, ni se qualifier, qui ne peut même pas se penser comme objet d'élaboration, interroge José Morel.

Si une femme fait l'épreuve de devenir mère dans sa chair, elle est aussi aux prises avec l'*Unheimliche*, cette « secrète familiarité ¹ » qu'elle peut rencontrer dans cette crise psychique constituée par cet état de (re)production. Cet enfantement peut lors d'un accouchement sous X, écrit Anne-Edith Houël, échouer sur les rivages du maternel sans pouvoir le rencontrer. Un maternel impossible à penser que rencontrent Bettina Dubourg et Anne Boissel, en écoutant ce qui surgit en tension entre le vécu maternel et la position psychique du sujet pour une femme engagée dans un rapport homosexuel.

Mais les « mères de naissance » n'élèvent pas toujours elles-mêmes leurs enfants. Cette fonction de suppléance, malgré des millénaires, ne va cependant pas de soi comme le montre Marie-Dominique Wilpert. En effet les professionnels ne peuvent se déprendre de la représentation de la bonne mère au foyer assumant elle-même l'élevage et l'éducation de son enfant. Cette difficulté peut aller jusqu'au paradoxe que souligne Martine Patron-Chalubert, assistante maternelle, « employée par un service qui l'investit d'une fonction de mère, tout en lui répétant qu'elle n'en est pas une » !

À lire l'ensemble de ce dossier, on pourra noter que les pères y sont présents sur un mode singulier. Effet du choix du thème ou effet de la maternisation de la famille comme l'avance sur le mode polémique, Serge Lesourd ?

Ou bien parce que « les contes de fées, tels que les lit Marie-Hélène Inglin-Routisseau, illustrent généralement assez bien ce scénario fantasmagique issu du conflit oedipien : quand le père est absent, la marâtre surgit et est dangereuse (Cendrillon, Blanche-Neige...), mais si le père domine, la menace d'une séduction incestueuse guette (Peau d'Âne, La Belle et la Bête...) » ?

Comme l'écrit Marie Darrieussecq : « C'est sur tous les fronts qu'il s'agit de tempérer l'amour géniteur. »

1. Traduction proposée par J.-P. Winter